

SÉVILLE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XVI^e SIÈCLE : POPULATION ET RICHESSE

PAR

GENEVIÈVE POIDEVIN-DROUHET

SOURCES

Des sondages dans les archives d'un certain nombre de paroisses de Séville et surtout les enquêtes auxquelles donnent lieu périodiquement les *alcabalas*, conservées à Simancas dans la série « Expedientes de Hacienda », sont les bases principales sur lesquelles s'appuient ces recherches.

INTRODUCTION

La ville n'est pas une forme immuable, ce n'est peut-être pas une forme d'avenir, quelle est donc sa nature?

Les motifs divers qui sont à l'origine de cette construction lui donnent des visages multiples. Créée pour remplir une fonction, il faudra qu'elle prouve sa capacité à tenir ce rôle, c'est-à-dire sa résistance ou ses possibilités d'adaptation.

Séville au xvi^e siècle a la chance de recevoir l'Amérique. Tenue par les difficultés de son agriculture, envahie par les capitalistes étrangers, elle est incapable d'assurer longtemps sa fonction d'intermédiaire entre le Nouveau Monde et l'Europe. C'est cet échec, dans des conditions relativement faciles, qu'il s'agit d'analyser.

PREMIÈRE PARTIE

UNE ENQUÊTE : SÉVILLE ET SA TERRE EN 1561

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES

Le premier acte politique de Philippe II, dès son retour en Espagne, après la paix du Cateau-Cambrésis, est la réunion des Cortès à Tolède (1559-1560) pour résoudre les difficultés financières qui mettent en péril la monarchie espagnole. Cette assemblée consent au roi une augmentation de l'abonnement auquel sont soumises les villes du royaume pour les *alcabalas* (1), ce qui suppose une réévaluation des ressources et de la population de chacune des villes.

L'enquête se poursuit à Séville de mai à octobre 1561, sous la direction d'Antonio de la Hoz, étranger à la ville, et de Francisco Chacon, chef de sa municipalité. Le plan de l'enquête est clair, ses cadres et ses limites sont imposés par l'impôt qui en est à l'origine. Le forfait que doit payer Séville se décompose en deux parts inégales : la ville et sa terre, c'est-à-dire les différents villes, villages, lieux-dits qui l'entourent.

Entre la ville et sa campagne, les disproportions sont grandes et ne feront que s'accroître au cours du XVI^e siècle. Ville-campagne, attirances réciproques, mais dans ce côtoïement continu, les deux mondes ne semblent jamais trouver de point de rencontre et les genres de vie, les niveaux de vie demeurent différents.

CHAPITRE II

ANALYSE DES SOURCES. LES FERMES

Pratique courante de l'Ancien Régime, la mise à ferme permet des rentrées d'argent plus régulières. Une part des *alcabalas* est ainsi prélevée. Les mises à ferme se font aux enchères, pour des durées variables : un, quatre, dix ans, multipliant les précautions contre les exactions possibles des fermiers. Les fermes importantes donnent lieu à la formation d'associations temporaires, familiales bien souvent, qui permettent de réunir les liquidités nécessaires lors de l'adjudication. Opération profitable qui attire tous ceux qui possèdent de l'argent,

(1) *Alcabalas* : impôt indirect qui pèse théoriquement sur tous, riches et pauvres, et sur toutes les transactions à un taux déterminé.

c'est l'occasion de faire fructifier un capital avec un minimum de risques ou, au moins, de le sauvegarder.

Ces évaluations des fermes permettent, bien qu'imparfaitement, de mesurer la consommation. On doit noter l'importance des transactions portant sur des terres ou des biens immobiliers, des trafics d'esclaves, mais les transactions de produits alimentaires demeurent l'essentiel.

Ainsi s'impose l'image de Séville, ville riche avec une classe fortunée, mais ville de consommation uniquement, encore cette consommation est-elle satisfaite surtout par l'extérieur, c'est-à-dire par les autres régions d'Espagne et par l'étranger. Et la royauté, à vouloir saisir le mouvement des affaires à Séville, provoque la fuite des transactions hors de la ville.

CHAPITRE III

ANALYSE DES SOURCES. LES ABONNÉS

La ville est abonnée avec l'État ; à l'intérieur de la ville les professions sont, à leur tour, abonnées et l'impôt vient schématiser cette pyramide, professions-ville-État.

Les artisans continuent à travailler dans les conditions traditionnelles de l'économie urbaine, c'est-à-dire dans le cadre des métiers. La perfection de leur organisation fait des métiers ou « gremios » les auxiliaires nécessaires de la royauté pour la perception des impôts.

Une fois par an, chaque métier se réunit et, compte tenu de la quote-part qui lui est imposée par la ville, répartit sur chacun de ses membres la charge de la contribution. On s'aperçoit alors que l'*alcabala*, qui est, en théorie, un impôt indirect grevant les transactions, devient en fin de compte un impôt direct prélevé sur le revenu professionnel évalué de chaque particulier. La répartition se fait en fonction d'une division du forfait, en tranches, semblables pour tous les corps de métiers. Dans tous les métiers, la contribution de base est 102 maravédís.

Dans la pratique l'*alcabala*, cherche donc à atteindre le revenu des personnes, et permet de calculer avec une certaine précision ces revenus. Les plus élevés se situent dans les textiles, secteur en expansion, favorisé par le goût du luxe vestimentaire des classes aisées et par la demande du marché américain.

Dans ces activités, les services occupent une place importante, mais c'est encore l'agriculture qui est le secteur dominant. Dans ce déséquilibre s'inscrit l'avenir de Séville, paralysée par le développement exagéré de services encombrants et le problème constant de la subsistance.

CHAPITRE IV

CRITIQUE DES SOURCES

Cette documentation fiscale inspire quelque méfiance quant à son intégrité et à sa valeur probatoire ou démonstrative. La classe la plus basse n'apparaît jamais. A l'autre extrémité de l'échelle sociale, nombreux sont les privilégiés

qui ne payent pas l'impôt. A ces fuites devant l'impôt s'ajoutent les exemptions d'un certain nombre de produits, et la fraude. Pourtant ces sources donnent un tableau approché d'une comptabilité régionale et peuvent renseigner sur des aspects mal connus de la société, tel le niveau de vie.

Nous avons cru pouvoir utiliser les *alcabalas* pour le calcul d'un revenu moyen. Le revenu moyen à Séville s'établit ainsi autour de 25 400 maravédís par feu ou par ménage, alors que pour la terre de Séville il est de 12 800 maravédís, chiffre inférieur au revenu agricole des villages castillans. Dans le revenu urbain on peut évaluer les dépenses alimentaires à la moitié des dépenses totales.

En 1597, les revenus calculés sur des bases identiques ont considérablement baissé et plus encore pour les villes et villages du complexe sévillan que pour Séville elle-même. Le problème de la subsistance se pose en termes particulièrement aigus.

DEUXIÈME PARTIE

UNE VILLE D'ANCIEN RÉGIME. LA POPULATION

CHAPITRE PREMIER

DESCRIPTION DE LA VILLE : LE « PADRON » DE 1561

Un fleuve surtout domine ce paysage, le Guadalquivir, qui assure à Séville une situation privilégiée bien que les liaisons avec l'arrière-pays soient difficiles. Tout au long du xvi^e siècle, des préoccupations constantes d'urbanisme créent un cadre nouveau qui sert de décor splendide pour les fêtes où concourt une noblesse nombreuse. Malgré ces transformations, la ville du xvi^e siècle reste profondément médiévale, enfermée dans la ceinture de ses remparts. Dans le plan du xviii^e siècle, le plus ancien que nous possédions, le paysage urbain est fait d'une succession de noyaux, enveloppés par un réseau serré de rues. Cette dispersion des centres correspond à une division essentielle, celle de la paroisse.

En 1561, Séville compte 19 160 feux et la densité d'habitation est en moyenne 1,7 feu par maison, avec des variations sensibles d'une paroisse à l'autre : quartiers pauvres où les gens s'entassaient dans des « corrales », quartiers riches à la densité beaucoup plus faible.

Avec ses vingt-neuf paroisses et 95 000 habitants, si l'on estime le feu à cinq personnes en moyenne, Séville fait figure de métropole. Cette croissance extraordinaire au cours du xvi^e siècle l'a haussée au niveau des cités prestigieuses d'Italie. L'apparition de ces grandes villes, hors de proportion avec l'ordre antérieur, constitue l'un des faits les plus marquants du siècle.

CHAPITRE II

LES FAITS DÉMOGRAPHIQUES

État de la population. — L'examen du recensement met en évidence une forte proportion du sexe féminin. Toutes les paroisses comptent un nombre important de feux de femmes veuves ou célibataires. En outre, même dans les quartiers les plus actifs, les « travailleurs » sont peu nombreux. Les structures de la ville, en cette deuxième moitié du xvi^e siècle, découvrent ainsi une population relativement âgée, qui a de nombreuses charges sociales et dont le dynamisme est encore entravé par le comportement traditionnel de classes nombreuses : le clergé et la noblesse.

Mouvement de la population. — La courbe des naissances, établie d'après les registres paroissiaux d'une dizaine de paroisses sévillanes, dessine un mouvement ascendant très marqué de 1550 à 1564. Après cette date, elle continue en se ralentissant. Chacune des paroisses participe à cette augmentation du nombre annuel des naissances, avec des taux de natalité élevés. Mais cette forte natalité est accompagnée d'une forte mortalité, en particulier chez les enfants. Il est assez vraisemblable de penser que la mortalité infantile exprimée en fonction des naissances moyennes annuelles est proche de taux de 40 pour mille.

Mobilité. — Le mélange des races, des peuples, la présence de nombreux esclaves, tels sont les traits frappants de la population de Séville. Cette grande ville cosmopolite attire à elle des gens de toutes origines. Mais aussi elle ne cesse de fournir en contingents humains le Nouveau Monde auquel elle cède la partie la plus jeune et la plus active de sa population. Dans ces va-et-vient incessants, il est difficile de fixer l'effectif exact de la ville. Pourtant tout au long du xvi^e siècle Séville bénéficie de l'émigration paysanne et du déplacement des populations vers le sud de l'Espagne.

CHAPITRE III

LE DÉVELOPPEMENT DÉMOGRAPHIQUE DE SÉVILLE

La croissance démographique est coupée sans cesse par la brutalité des épidémies et des famines qui déciment la ville ou l'amoindrissent. C'est avec l'image de ces fluctuations importantes qu'il faut l'envisager.

Au milieu du xvi^e siècle déjà, Séville n'est plus simplement une métropole locale. Elle va s'agrandir encore, révélant progressivement ses faiblesses et ses incapacités. En 1587, la population est de 129 930 habitants et jamais les étrangers n'y ont été aussi nombreux. Malgré les constructions nouvelles, plus de trois mille maisons, l'entassement des gens devient plus grand. Parallèlement, de 1561 à 1584, la population active s'est accrue de façon considérable. Les effectifs les plus nombreux se sont dirigés vers le commerce, les importations de toiles ou de bois, de charbon, ou même le commerce de détail. Dans le même temps, l'artisanat n'a guère bougé.

Progressivement, Séville connaît un arrêt démographique. Un recensement pratiqué en 1597 enregistre ce recul. Pourtant la ville conserve alors des dimensions supérieures à celles qu'elle avait au milieu du xvi^e siècle et demeure l'une des plus grandes villes espagnoles. Et quand s'annonce ce repli séculaire, une ville voisine, Cadix, se développe qui parviendra à la remplacer dans ses fonctions essentielles, arrachant ainsi à Séville les espaces que celle-ci avait détenus et qui étaient à l'origine de sa fortune.

TROISIÈME PARTIE

LA VILLE ET SES FONCTIONS.

DUALISME ENTRE SECTEURS TRADITIONNEL ET MODERNE

Les enquêtes successives auxquelles donnent lieu les *alcabalas* permettent d'apprécier l'activité des différents secteurs économiques de la ville et de suivre leur évolution. Le recours aux représentations graphiques a l'avantage, dans ce cas, de mettre en lumière des rapprochements que rien ne pouvait permettre de formuler.

Toutes les informations, portant essentiellement sur les années 1557-1561 et 1579-1584, ont été rassemblées. Pour chacun des secteurs imposés, une courbe logarithmique traduit les valeurs successives qu'il adopte dans le groupe d'années considérées. Ces courbes ont servi à l'élaboration d'un fichier qui tente de classer selon une logique simple tout ce qui est semblable ou comparable.

Les formes essentielles de l'activité urbaine se trouvent ainsi schématisées :

1^{er} groupe. — Les activités d'import-export, essentielles à Séville, se trouvent liées à des transactions diverses portant sur des terres, des bateaux ou des esclaves et à un artisanat de luxe.

2^e groupe. — Il est constitué essentiellement par des produits provenant de la « campagne » et un artisanat de caractère rural.

3^e groupe. — Il mêle l'artisanat urbain, spécialement voué à la fabrication d'objets courants, souvent d'usage domestique, et le commerce du bois.

4^e groupe. — Il représente le secteur habillement, sous tous ses aspects, même les importations et reventes de toiles.

5^e groupe. — D'une grande stabilité, peut-être concerne-t-il des métiers travaillant sur commande.

Dans ce schéma où l'élément moteur est représenté par le commerce extérieur, partout s'impose le dualisme entre ce secteur moderne, essentiellement dans les mains des étrangers, et un secteur traditionnel. Cette hétérogénéité qui est le problème fondamental de Séville n'est jamais éliminée, si ce n'est plus tard par la disparition du secteur moderne.

CONCLUSION

Le xvi^e siècle représente une période particulièrement heureuse pour Séville et sa province, tant sur le plan démographique que sur le plan économique. Pourtant le fonctionnement même de ce système amène, à une date difficile à préciser, un repli séculaire de Séville et sa province, où les activités agricoles se développent exagérément aux dépens de tous les autres secteurs.
